

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

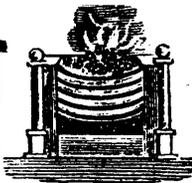
Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



VOL. I.

SAMEDI, 30 JANVIER 1841.

No. 11.

## SOMMAIRE DES MATIÈRES.

UN CRIME CACHÉ ; LA ROBE OU L'ÉPÉE ;  
REVUE DES DERNIÈRES MODES DE PARIS.

### UN CRIME CACHÉ.

Louisy s'ennuyait chez lui, dans un joli petit appartement situé à l'entresol d'une petite maison de la rue Notre-Dame-le-Lorette. Il se trouvait ce jour-là emporté dans un courant d'idées peu récréatives. Il faisait sombre, le temps était nuageux ; pas un rayon de soleil au dehors, — aussi pas une idée sereine dans le cerveau de Louisy. Il rêvait, et sa pensée voyageait depuis longtemps dans les régions invisibles à l'œil nu, lorsqu'un jeune homme entra dans la pièce où il rêvait en face de son secrétaire ouvert.

— Que diable fais-tu là ? — dit l'arrivant.

— Ah ! bonheur, Paul.

— Médites-tu un complot ? fais-tu un plan de drame, où tout le monde meurt au premier acte ? es-tu en contemplation devant tes bottes trop étroites ? as-tu mangé à ton déjeuner le homard qui t'est resté sur l'estomac ? tu as l'air de Marius rêvant sur les ruines de Carthage !

— Eh ! mon Dieu ! je n'ai sur l'estomac ni complot, ni drame, ni bottes, ni rien de trop étroit que je sache... Je voudrais être à cent lieues d'ici, et voilà tout ; je n'ai pas quatre idées qui se suivent... enfin, mon gros Paul, je suis aussi bête que toi en ce moment !

— Tu le seras bien plus encore lorsque tes idées ordinaires te reviendront... mais enfin, que fais-tu là, assis dans cette chambre ? regardes-tu marcher ta pendule ?

— Tiens, mon gros Paul, je ne suis pas en train de rire, ni de plaisanter. Si tu veux, nous irons dîner dehors et je te raconterai une chose que tu n'as jamais sue... et qui m'a valu aujourd'hui une heure d'affreuse torture.

— Parles-tu sérieusement ?

— On ne peut pas plus sérieusement... Je vais m'habiller, et tu me mèneras où tu voudras que je dîne. Si je suis distrait, préoccupé, rêveur, tourmente-moi un peu, je te le permets et te le demande ; j'ai besoin de n'être pas trop li-

vré à moi-même aujourd'hui... je trempe dans un océan d'idées détestables.

Une heure après Louisy et Paul étaient assis dans un des cabinets de verdure du restaurant Champeaux, place de la Bourse.

Paul mangea, but et rit beaucoup ; Louisy but et mangea presque autant, mais ne fit qu'essayer de rire ;... enfin, pressé de se débarrasser du fardeau d'un secret oublié depuis longtemps, mais qui s'acharnait à lui depuis le matin, il s'écria : Paul, mon ami, tu veux donc tout savoir ?... — Moi ? non ; je ne veux rien savoir, reprit Paul. — Si fuit ! tu désires... — Je ne désire pas du tout. — Eh bien ! n'importe ; tu l'apprendras... ou n'est pas plus désobligeant ; que diable !... tu vois que j'ai besoin de te faire une confidence, et tu la repousses !

Paul but un énorme verre de champagne, s'es-suya la bouche avec le plus grand sérieux, et répondit : Louisy, tu ne saurais en conscience me refuser ce récit que je brûle d'entendre... — A la bonne heure !

Et Louisy commença en ces termes :

Tu sais que ma famille habite Granville, un port de pêche creusé dans un des caps de la baie de Caen.

— Le pays des huîtres ! — interrompit Paul qui faisait application de la science géographique, puisée dans l'étude des cartes de restaurateurs.

— Pas d'équivoques... — En 1831, — reprit Louisy, — j'avais terminé mes études au collège d'Avranches, et j'étais venu passer quelque temps auprès de ma famille qui, tu le sais, mon gros Paul, n'est rien moins que fortunée. Mon père est un brave artisan qui s'est efforcé de me donner une éducation qui pût m'aider à faire mon chemin dans le monde... il a eu pour moi l'orgueil de vouloir me dérober à la triste condition dans laquelle il a végété cinquante ans... dois-je l'en remercier ? ne serai-je pas plus heureux de porter comme lui des sabots et une blouse, que des bottes vernies et un habit de drap fin... c'est ce que je ne sais encore !... l'avenir me le dira !...

Je m'ennuyais mortellement à la maison, ne pouvant frayer avec personne dans la ville, soit parce que mon rang ne me permettait pas de voir es hauts bourgeois, soit parce que mon éduca-

tion me rendait insupportable la société de mes pareils ; je n'avais d'autre distraction que de longues promenades dans les champs et sur les bords de la mer ; au bout d'un mois de cette vie, j'avais fini par chiosir pour but ordinaire de mes courses isolées de chaque jour, au cimetière...

—Oh ! mon Dieu !...

—Ce cimetière était situé sur une éminence, à une lieue environ de la ville ; de là on découvrait une grande étendue de mer, et j'aimais à interroger le lointain, l'horizon, sur les voiles et sur les tempêtes qu'on voyait venir. J'y allais régulièrement tous les soirs, à la chute du jour. J'avais lié connaissance avec le fossoyeur, et il m'avait expliqué la monographie du lieu. Je savais impertubablement où étaient enterrés monsieur et madame tels...

—Il a toujours eu des idées comme cela !... c'est très réjouissant !

—Un jour j'arrivai à mon cimetière, et je fus étonné de trouver vingt terrassiers en train de le bouleverser.

—Qu'y a-t-il donc ?—dis-je au fossoyeur.—

—La prescription est acquise à un bon nombre de fosses, me répondit-il ;—nous les déblayons pour faire place aux nouveaux venus... Allons, m'écriai-je, il est dit qu'à moins d'être riche pour payer à perpétuité les six pieds de terre qu'il nous faut, l'homme ne peut pas pourrir en paix.

Tout à coup, en piétinant au milieu de la terre fraîchement remuée, j'aperçus un crâne jeté à l'écart dans un coin du cimetière bouleversé. Quelques cheveux l'ombrageaient encore... Cette vue me fit horreur ! pourtant, mu par un instinct indéfinissable, je me baissai et je ramassai le crâne pour le regarder. J'étais dominé par un de ces mouvements de curiosité qui sont plus forts que l'effroi ou la frayeur... Je n'avais jamais examiné de crâne, je pris celui-ci ; mais qu'elle ne fut pas ma stupéfaction, lorsque mes regards saisirent, parmi les rares cheveux qui ombrageaient encore le crâne souillé de terre, l'extrémité d'un instrument de fer, en partie rouillé, et enfoncé dans cette tête jetée sous mes pas comme la preuve ignorée d'un crime !

—Ah !—fit le gros Paul, en regardant le carafon au rhum, qui montrait le lit de sa base à sec.

—Le fossoyeur était occupé à retourner la terre je l'appelai.

—Quelle était cette fosse ?—lui dis-je, en lui indiquant celle dont avait été extraite la terre au milieu de laquelle j'avais aperçu le crâne.

—C'est celle de M. le baron de Chausey, j'ai fouillé son endroit ce matin, la prescription

est acquise ; il y a plus de dix ans qu'il a été enterré.

—Savez-vous de quelle maladie il est mort ?—repris-je.

—D'une apoplexie foudroyante... en une nuit ! C'est une mort qui a causé une bien grande douleur à son épouse !... pendant plus d'un an elle n'a pas manqué un seul jour de venir sangloter ici... ; que de messes elle a fait dire !... Maintenant elle est remariée.

—Remariée !—m'écriai-je,—et avec qui ?

En attendant la réponse du fossoyeur, je sentis un horrible frisson parcourir tout mon corps. Ayant rarement séjourné à Granville depuis mon âge de raison, j'ignorais la plupart des noms d'une société placée dans une région de fortune avec laquelle ma pauvre famille n'avait aucun rapport.

—Mariée avec un jeune homme qu'elle avait jadis aimé !—répondit le fossoyeur ;—c'est une longue histoire que des domestiques m'ont racontée... Aujourd'hui la dame est très heureuse !

Je ne pus en écouter davantage. Je m'enfuis avec le crâne que je craignais de laisser livré aux investigations du gardien des tombeaux.

—Eh ! eh !—s'écria le fossoyeur, en me voyant courir ; vous emportez mon crâne !... c'est vingt sous !

Je jetai sur la terre tout ce que j'avais de monnaie sur moi, et je pris la route de la ville.

Le ciel veut-il me montrer que la victime peut sortir de la tombe pour accuser, et que le crime ne reste jamais impuni !—me dis-je en regagnant la ville.

—C'est un mélodrame de M. Guilbert de Pixérécourt !—dit Paul.

Rentré chez mon père, je m'enfermai dans ma petite chambre et je parvins à extraire du crâne du baron de Chausey la longue lame d'un couteau, étroite et effilée comme la langue d'une vipère. Elle n'avait pas fléchi dans son horrible route, et je la trouvai droite et aiguë comme un stylet calabrais. Le manche avait été brisé à l'orifice de la mortelle blessure que le fer avait causée.

Que faire de ce couteau ? pensai-je ;—je ne suis pas procureur du roi, et je n'ai nulle mission de venger la société, ou de poursuivre les coupables, comme ces anges qu'on voit armés de torches ardentes, dans l'œuvre de Milton, et dans le jugement dernier de la chapelle Sixtine. Que m'importait, au fond, ce crime ignoré ? Je me mis à regretter amèrement ce que j'avais découvert et ce qui en avait été la conséquence ; en effet, pourquoi avoir ramassé ce crâne, pourquoi en avoir extrait ce couteau ?... mais un

autre peut-être... alors je pensai qu'il valait mieux que cette horrible découverte eût été faite par moi. Mais un grand embarras devint le mien... que faire de ce crâne et du fer que j'en avais retiré ? Où placer ces hideux objets ? Où les cacher ? Quel meuble assez mystérieux pouvait servir de tombeau à ce secret et à cet affreux témoignage d'un crime inconnu ?..

Ne sachant où cacher à tout jamais ces objets hideux, je songeai à les enterrer. Je me promis de les emporter à ma prochaine promenade et de les enfouir dans quelque coin de terre, à l'écart. En attendant je les laissai tomber au fond d'un grand pot de grès qui avait servi au petit commerce de mon père, et je portai le pot dans un coin obscur du grenier.

Mais tu comprendras, toi, Paul, qui peux juger par ce que je suis aujourd'hui, de ce que j'étais il y a huit ans, lorsqu'il me manquait encore l'expérience : la nuit étant venue, je ne pus dormir : le souvenir de cet affreux couteau éloigna tout assoupissement de mes paupières, et mon imagination excitée, développant toutes ses bizarreries dans cette demi-somnolence qui n'est ni le réveil, ni le sommeil complet, me bâtit un horrible drame dans lequel cette lame fatale faisait jouer, à des gens de la ville, un épouvantable rôle... — Certes ! je ne peux me charger de demander à la justice humaine la punition de ce crime ignoré ! — me dis-je lorsque le jour fut venu dissiper tous ces horribles cauchemars et de donner une pente plus raisonnable à mes pensées tumultueuses... dois-je donc être longtemps poursuivi des souvenirs de cette atroce découverte ?

— Ah ! ça, mon cher, tu troubles ma digestion ; mais tu piques ma curiosité. Continue.

— Le lendemain, je n'osai demander à mon père quel était le nouveau nom que portait la veuve du baron de Chausey. J'avais quitté la ville fort jeune ; mes études m'en avaient tenu éloigné depuis sept ou huit ans, et les courtes apparitions que j'y avais faites ne m'avaient pas porté dans un monde où je pusse être tenu au courant des petits événements de la société. Je ne connais guère dans la ville que des artisans, amis de mon père, et nominalement quelques autorités. Je n'ignorais pas que le baron de Chausey avait autrefois été l'un des grands noms du pays ; mais, lui mort, je n'avais jamais su rien de précis sur la famille qu'il laissait, et c'était du fossoyeur que j'avais appris que la baronne, devenue veuve, s'était remariée... avec qui ? je ne savais.

La plus simple question faite à mon père m'eût appris quel avait été le complice, où peut-être même l'auteur du crime dont le hasard avait fait le secret pour moi. Mais, tu le con-

cevras peut-être, mon cher Paul, je n'osei faire cette question. Il m'eût été pénible de rencontrer sur la place publique l'homme dont la liberté, la tête même se trouvait à ma merci ; et puis j'avais encore une autre crainte... celle de faire peser d'aussi graves soupçons sur une personne qui, malgré les apparences terribles qui la condamnaient, n'était peut-être pas la vraie coupable. Il pouvait se faire que le baron eût été victime de quelque assassinat de domestiques, d'étrangers à la famille, et alors j'aurais eu le remords éternel d'avoir accusé, soit au tribunal de ma propre conscience, soit dans un scandale public, des innocents, dont la douleur avait été sincère à l'époque de la mort du baron... mais pourtant ce que m'avait dit le fossoyeur, sur les anciennes amours de la baronne avec celui qu'elle avait épousé dans les premiers temps de son veuvage... cette mort foudroyante, en une nuit... ces témoignages de douleur publiquement donnés au défunt, avec une sorte d'affectation, il faut le dire, tout cela lutait vivement dans mon esprit, avec les efforts que je faisais pour n'avoir pas à désigner des coupables. Le résultat de mes impressions et de mes réflexions sans nombre, fut la conviction inattaquable qu'un crime avait été commis, mais aussi la ferme résolution de ne rien faire pour en découvrir les auteurs.

D'ailleurs il n'était pas possible que je me tinsse longtemps à Granville. Fils d'un pauvre marchand, chez lequel s'étaient soulevées des idées d'ambition relativement à mon avenir, j'avais reçu une éducation qui me plaçait dans une fausse position au sein de ma ville, — au dessus des uns par les idées et par la science ; — au dessous des autres par le rang social et la fortune, je n'avais qu'à souffrir des points de contact que la vie de province me donnait souvent avec l'une ou l'autre classe : celle dont je sortais, celle où j'aspirais. Mon idée fixe était donc de quitter Granville et d'aller à Paris.

Un jour, c'était un dimanche, selon mon habitude, qui était de me trouver le moins possible parmi le monde, je me mêlai à la foule qui sortait de l'église. Il y a à Grandville un carrefour, une petite place sur laquelle s'arrêtent les jeunes gens, les beaux de la ville, afin de voir défiler les dames, les *bavolettes* qui descendent de la messe pour se répandre dans les bas quartiers de la ville et des faubourgs. J'étais là, modestement vêtu, chaussé comme un paysan en dimanche, un foulard autour du cou, un chapeau ciré sur la tête, lorsque je vis passer auprès de moi un élégant cavalier donnant le bras à une dame fort parée ; tous les yeux se portèrent sur ce couple, dont la toilette fut analysée avec la dernière gravure du *Journal des modes* pour, comme de comparaison.

—C'est M. et madame du Pray ! disait-on autour de moi.—Ils sont riches, ils sont heureux ! quel beau bal ils ont donné l'hiver dernier !

—Du Pray,—me dis-je, j'avais un collègue d'Avranches un condisciple de ce nom : Edmé du Pray ; c'est sans doute leurs fils !

Au même instant je vis se détacher de la foule qui déroulait bruyamment de la rue par laquelle on sortait de l'église, un jeune garçon d'environ douze ans, qui venait à moi en criant : —bonjour, Louis ! tu ne t'attendais pas à me voir. . . j'ai obtenu deux jours de congé pour la fête de maman. . . je suis bien content, Louis, tiens, regarde mon habit neuf.

C'était le fils de M, et madame du Pray. Deux ou trois jeunes gens, plus âgés que lui, l'accompagnaient. Comme le petit Edmé m'avait familièrement pris la main, et que les *beaux* nous regardaient avec une sorte d'étonnement, les compagnons du jeune du Pray s'éloignèrent, et le laissèrent seul avec moi :

—Tu ne viendras plus au collège, toi, mon Louis. . . tu es bien heureux d'avoir fini tes études. . . moi j'ai encore quatre ans à avoir du latin et du grec. . . où vas-tu aller maintenant, dis-moi, Louis ?

J'étais fort mal à mon aise en ce moment. Ma toilette plus que mesquine contrastait étrangement avec les vêtements neufs de l'enfant qui m'interpellaient et me tutoyait tout haut, que chacun se retournait pour nous regarder. Mon amour-propre était blessé. . . —Tous ces jeunes gens-là ne savent peut-être pas ce que je sais, moi ! —me disais-je ; —ils seraient incapables de remplir un poste où je brillerais, et pourtant ils sont là qui m'écrasent de leur richesse. . . ils ont des bottes, des gants, des chaînes ; et moi, je montre une chemise de grosse toile demi-écru, et un habit d'une forme absurde qui a été rétréci pour moi, après avoir servi à mon père. . . Pourquoi suis-je venu sur cette place me faire humilier par ces jeunes gens ?

—Viens à la maison, mon ami Louis, disait Edmé ; —j'ai parlé de toi à maman. . . je lui ai dit que souvent tu avais empêché les grands de me battre. . . Maman sera contente de te voir ; je t'invite pour toute la journée, tu t'amuseras bien, tu verras !

Je me laissai emmener par mon petit camarade. Nous arrivâmes chez madame du Pray ; bien que l'extérieur de la maison fût déjà une exception au milieu des constructions modestes de la ville, j'étais loin de m'attendre aux magnificences de l'intérieur. Je traversai un péristyle de marbre, plus vaste que celui de notre petite chapelle collégiale. Mon camarade ouvrit une porte, me fit traverser une salle, puis

nous entrâmes dans une chambre élégante où Edmé me poussa.

—Je vais appeler maman—me dit-il,—reste-là !

J'étais dans un petit salon de travail ; un piano entr'ouvert, un guéridon chargé de livres, des tableaux de l'école moderne, un joli meuble en tapisserie, œuvre des longues soirées d'hiver. Sur le lambris à moulures dorées, pendaient deux portraits dont les cadres sculptés portaient au front un blason, que mes connaissances héraldiques me firent reconnaître pour un écusson couronné des insignes de la baronnie. Dans l'un des deux cadres était le portrait d'une jeune et jolie femme, en robe de velours bleu.—L'autre cadre était vide. . .

J'entendis des pas s'avancer dans la pièce voisine, et presque aussitôt Edmé entra, précédant une jeune dame que je reconnus sur-le-champ pour l'original du portrait et pour celle que j'avais vue une heure auparavant, au retour de la messe.

—C'est vous qui vous nommez Louis ?—me dit-elle,—mon fils m'a souvent parlé de vous. . . N'êtes-vous pas de Grandville ?

—Oui, madame !—répondis-je, peu flatté de ce début en forme d'interrogatoire. Voulant bien nettement dessiner ma position cette fois, j'ajoutai :

—Mon père tient une petite boutique de fouritures pour la caserne. . . c'est un bien honnête homme qui s'est imposé de grandes privations pour me faire donner quelque éducation au collège d'Avranches.

—Ah ! vous êtes le fils du bonhomme. . . je dirai à ma femme de chambre qu'on fasse fournir la maison chez lui. . . et vous, qu'allez-vous faire, monsieur Louis ?

—Etre honnête homme comme mon père, madame. . . et faire en sorte d'être plus heureux que lui dans le monde, s'il est possible.

—Mais c'est très bien parlé, monsieur Louis. . . il vous faudrait une petite place d'écrivain, quelque part. . . dans un bureau. On verra ! vous avez été le camarade de mon fils, je m'intéresserai. . .

En ce moment un domestique annonça une visite.

—Ah ! pardon, M. Louis. . . Edmé, conduisez M. Louis dans la cour, allez jouer ensemble, et tâchez, mon fils, d'être présentable pour l'heure du dîner.

Ce M. Louis que me donnait la mère d'Edmé, avait, je ne sais pourquoi, dans mon esprit, l'apparence d'une épigramme ; le ton de hauteur protectrice de madame du Pray m'avait souverainement déplu, et il m'avait semblé qu'elle me

faisait une concession forcée en me disant que j'avais été le camarade de collège de son fils. Dix fois je voulus partir mais l'excellent petit Edmé m'en empêcha, et tout en riant s'en alla retirer la clé de la grosse porte de la rue. Bientôt une femme de chambre vint dire qu'on allait dîner, Edmé m'entraîna jusqu'à la salle à manger, où je trouvai M. du Pray, sa dame, et deux ou trois personnes de la ville. Comme le petit du Pray me désignait une place à côté de la sienne, j'entendis madame du Pray dire très haut à un domestique :

—Vous ferez servir à dîner à M. Louis à l'office... la table se trouve un peu étroite pour nous recevoir tous.

J'eus un frisson indéfinissable dans tous les membres. L'indignation me priva de l'usage de la parole, je sortis rouge de honte et humilié de la façon la plus sensible. Je franchis l'escalier, et ne respirai librement que lorsque je fus dehors.

Rentré à la maison, je trouvai mon père occupé à servir des soldats du régiment de ligne en garnison à Grandville : je franchis rapidement la petite boutique pour gagner mon humble chambre et y pleurer de tout mon cœur, comme je m'en sentais le besoin. Mais en me voyant si agité, mon père m'arrêta au passage.

—Ousque tu vas, Louis ?—me dit-il,—t'as l'air bien futé mon garçon ?

Ces mots de mon père me firent mal ; j'oubliai leur expression d'inquiète bonté, pour ne remarquer (et c'était la première fois de ma vie) que la grossière forme de ce langage. Je rougis... rougir de son père ! ah ! je regrettai bien sincèrement l'éducation que j'avais acquise, et qui me faisait concevoir de pareilles réflexions !

—J'ai mal à la tête, laissez-moi passer, mon père... je vais me jeter sur mon lit...

—Va ! va mon gars, dit le bonhomme. T'as trop de choses dans ta pauvre tête, c'est tout ton latin et tes matématiques qui te gargarillent dans la caboche... v'la c'que c'est d'être savant !

Et le bonhomme poursuivit : je l'entendis en grim pant l'escalier, expliquant à ses pratiques que j'étais un savant, que je venais de finir mes classes au collège d'Avranches, etc., etc.

—Pourquoi ne suis-je pas ignorant comme vous mon père ?—m'écriai-je, en entrant dans ma petite chambre.—Pourquoi, au lieu de cet habit de bure dont je rougis, et qui me fait subir aujourd'hui une aussi cruelle humiliation, n'ai-je pas plutôt un sareau de toile pour vous aider dans votre humble commerce ? Pourquoi ne suis-je pas tout simplement assis à votre

comptoir, sachant tout juste faire une addition de sel et de farine pour vos soldats, au lieu de traverser votre boutique, la rougeur au front, pour ce que je vois ; la honte au cœur pour ce que j'entends ? mon père ! mon père ! pour quoi ai-je développé mon intelligence au point de gémir de l'abaissement de notre situation ?

Je pleurai à chaudes larmes ; vers le soir, je sortis pour respirer l'air, et je traversai la ville pour me rendre sur le Roc, éminence d'où l'œil plane sur un horizon vaste et découpé par la crête des îles de la baie de Cancale. En franchissant la porte de la ville, je rencontrai M. et madame du Pray ; Edmé les accompagnait. On me reconnut de loin, et je vis un geste de la dame, dont la signification me fut révélée quelques instant après : Edmé en passant près de moi détourna la tête... on lui avait ordonné de ne pas me reconnaître !

Le soir je me couchai en proie à toutes sortes de sentiments très agités. Je ne saurais dire au juste quel cercle de réflexions parcourut ma pensée ; mais elle finit par se faire jour dans une zone fatale. J'en vins à me souvenir qu'au collège on avait donné à Edmé le soubriquet de *baron* : le *petit baron* ! disait-on souvent en le désignant. Une couronne de baron surmontait les deux cadres que j'avais vus dans le salon de madame du Pray ; l'un d'eux portait sa propre image, mais peinte à une époque visiblement antérieure au jour où nous étions ; l'autre cadre était vide... en parlant d'Edmé, M. du Pray avait dit à sa femme : votre fils...

Mille suppositions me roulèrent par la tête. Vers dix heures, mon père monta se coucher. Je l'appelai.

—Mon père !—lui dis-je, comment nommez-vous le nouveau mari de madame la baronne de Chauzey ?

—Monsieur du Pray ! répondit mon père.

Mes pressentiments me l'avaient déclaré.

C'était-elle ! c'était lui !... j'avais pénétré dans la maison du complice ou des auteurs du crime... l'un d'eux m'avait causé la première humiliation de ma vie... cette femme avait été cause que j'avais rougi de mon vieux et honnête père... la misérable !

Ma nuit fut fort pénible ; je n'eus pas un seul instant la pensée d'aller dénoncer à l'autorité le crime dont la tombe m'avait rejeté la preuve ; certes, je ne pensais à rien de violent, et j'eusse même considéré comme une lâcheté insigne d'aller, pour me venger personnellement, faire un scandale que je n'avais pas cru devoir faire au nom de la morale publique et des lois de la société. Mais pourtant, pour ne pas jeter l'infamie éclatante à ce couple criminel, ne pouvais-je pas

au moins lui imprimer la crainte et le remords ? ne pouvais-je pas lui faire savoir qu'il était à la discrétion de ma générosité et de ma clémence ? ne devais-je pas au moins rendre aux mânes du baron assassiné la satisfaction de troubler un bonheur qui semblait avoir été le fruit du crime ? oui, je pouvais et je devais le faire. S'ils échappaient à la vindicte des lois, qu'au moins ils eussent dans l'âme le fer rongeur du remords !

Le lendemain j'allai avec résolution retirer de la cachette où je les avais enfouies les preuves de l'assassinat : la lame trouvée dans le crâne. Je repris exactement mes humbles vêtements de la veille, j'enveloppai le hideux couteau dans un mouchoir rouge qui se trouva sous ma main, et l'heure à laquelle je supposai l'accès de l'hôtel de madame du Pray praticable, étant venue, je me dirigeai vers la rue qu'elle habitait.

—Madame du Pray !—demandai-je.

—Madame est chez elle, —me répondit-on, —on va vous annoncer.

Je franchis l'escalier que j'avais monté et descendu déjà sous des impressions si différentes ; j'étais en proie à une sorte de résolution dont je ne m'expliquais pas très bien la cause, et qu'aujourd'hui je n'hésite pas à attribuer à cette satisfaction qu'allait prendre mon orgueil blessé. Je n'étais plus le même homme que la veille. Cette humilité, cette crainte qui m'avait assailli en pénétrant pour la première fois dans cet hôtel, avait disparu pour faire place à tout ce que peut comporter de fierté et d'assurance une âme de vingt ans. La veille, ces gens-là me dominaient par le rang.—aujourd'hui, je les écrasais par les sentiments et la pureté de ma conscience. En ce moment mon humble père, honnête et probe dans sa pauvreté et dans son ignorance, fut vengé des humiliations qui m'avaient traversé l'esprit la veille au soir, en reentrant dans sa modeste demeure.

Les sons vifs et cadencés d'un piano traversaient les cloisons et remplissaient l'air de leur sautillante mélodie. On me fit peu attendre, et je dus attribuer cette politesse non calculée à l'empressement où devait se trouver madame du Pray de savoir quel pouvait être le but de ma visite, après la scène de la veille. Les accords du piano avaient cessé... on m'ouvrit la porte du salon.

—Entrez, monsieur Louis !—dit le domestique d'un air que j'eus bien de la peine à ne pas trouver légèrement moqueur.

J'entrâi.

C'était le même petit salon où j'avais attendu quelques instants la veille ; mais sous des impressions bien différentes. Ce jour-là, cette retraite avait un aspect plus enchanteur. Des

stores couverts de grandes fleurs et de splendides oiseaux peints avec les couleurs les plus vives, affaiblissaient le jour et estompaient toute la pièce dans une teinte pleine d'harmonie et de douceur. Le soleil allait de loin en loin tirer un éclair des moulures dorées des lambris, et étendait sur le parquet de longues barres de lumière qui filtraient par les joints des stores. La cheminée et le guéridon étaient couverts de fleurs qui donnaient à l'atmosphère un parfum d'une douceur pénétrante. Je ne t'ai pas dit encore quel genre de femme était madame du Pray ; c'était une femme de vingt-huit à trente ans alors ; blonde, délicate, un doux type anglais dont chaque geste est une grâce, chaque mot une note, chaque regard une projection inclusive et pénétrante, qui ne s'explique même que par l'examen de l'arc un peu rude de ton et de dessin que forme le sourcil, sur un œil dont la prunelle a des nuances infinies. Sa taille était encore charmante, et je t'ai dit qu'elle avait en ville une réputation de goût et de parfaite élégance.

Madame du Pray était assise sur un divan et appuyée sur une pile de carreaux ; elle tenait à la main un féérique mouchoir de batiste brodée. Lorsque j'entrai, elle m'indiqua d'un geste trop poli pour n'être pas moqueur, un siège placé en face d'elle, à contre-jour.—puis elle se replaça dans cette attitude si vivante, avec laquelle Didon écoute les aventures d'Enée, dans le tableau de Guérin.

Il y avait déjà quelques instants que j'étais assis, et pas un mot n'avait été dit. Je cherchais un prétexte pour entrer en conversation, car, je l'avouerai, contre mon attente cette femme m'imposait ; mais la situation tournait au ridicule, aussi profitai-je de ce qu'un jeune enfant, que je n'avais pas aperçu au premier abord, vint se rouler sur les genoux de sa mère, pour entrer en matière.

—Madame —lui dis-je,—vous avez là un bien charmant enfant !

—Tu déboutais comme ces Jeanjean de Charlet, qui abordent les bonnes dans les jardins publics,—dit le gros Paul, en interrompant Louis.

—Tout-à-fait—reprit le narrateur.

—Je suppose que votre visite a quelque motif plus sérieux...—me répondit madame du Pray.

—Cet enfant est-il, comme monsieur Edmé, de votre premier mariage ?—repris-je résolument, sans prendre garde à l'observation de la dame. Ma main avait passé sur ma poche, j'y avais senti la lame... et mon regard était allé trouver le cadre vide... j'avais puisé dans ces souvenirs la résolution de marcher tout directement au but.

Madame du Pray rougit à cette question si bizarre, de moi à elle ; mais je la regardais avec une telle assurance, qu'elle sembla fascinée par mon attitude.

—Non, monsieur,—me répondit-elle à demi voix.

Il y eut un effrayant silence de quelques instants. On sentait qu'il allait se passer quelque chose d'inattendu... Moi-même, dominé par la situation, j'eus presque peur de ce que j'allais dire.

—Pourrai-je enfin savoir ce qui me procure l'honneur de votre visite?—fini par balbutier madame du Pray, très visiblement émue.

—Madame!—dis-je de ma voix la plus sèvere,—j'ai une restitution à vous faire !

—A moi, monsieur?... Et qui vous en charge ?

—La tombe !! m'écriai-je en portant la main sur le couteau, pour raffermir ma résolution.

—M. Louis!...—balbutia madame du Pray. —Je ne saurais comprendre...

—Je vais m'expliquer alors!—repris-je.

Et je sortis de ma poche le paquet contenant le couteau trouvé dans le crâne du baron de Chausey, et je le jetai sur le parquet. L'affreux instrument se dévoila aux regards de la dame, étendu sur les plis du mouchoir rouge, qui semblait une mare de sang...

En ce moment je ne pus plus douter que le crime eût été commis, et que j'en avais devant les yeux, ou l'auteur, ou la complice.

A la vue de ce terrible couteau, madame du Pray poussa un grand cri, et tomba évanouie aux pieds du divan : l'enfant voyant sa mère dans cet état, se mit à pleurer dans un ton très élevé... une porte s'ouvrit brusquement ; un homme s'élança dans la chambre...

—Monsieur!—s'écria le nouveau venu en me toisant avec une arrogance extrême,—me direz-vous ce que signifie cette inconvenable scène ?

C'était M. du Pray, celui qui avait succédé au baron de Chausey, auprès de sa coupable épouse.

Je ne répondis pas d'abord, voulant l'étudier, et voir s'il devinerait. Il jeta des regards inquiets dans la chambre, et la vue du couteau qui était à terre, lui causa une terrible émotion. Il voulut s'en emparer... Mais je le prévins, et saisissant le mouchoir rouge, j'enfouis le tout dans ma poche. Désormais maître de mon attitude, comme je l'étais de la scène, je jetai un œil froid sur le drame que j'avais causé, et j'attendis la péripétie.

Une femme de chambre était entrée sur les pas du mari : elle donnait ses soins à madame du Pray. Le mari se remit un peu.

—Sortons!—s'écria-t-il enfin avec un visible effort.

Arrivés dans une autre pièce :

—Monsieur!—me dit-il avec une agitation extrême.—vous avez-là un terrible secret... un secret qu'il est trop de deux hommes à connaître !

—Je vous comprends, monsieur!—répondis-je—je veux bien consentir à donner cette direction à la vengeance dont le hasard semble m'avoir donné le soin... je pourrais en laisser les devoirs à la justice... mais puisque vous semblez vouloir vous en remettre au jugement de Dieu, j'espère qu'il ne me trahira pas pour la première fois de ma vie que je tiendrai une arme !

J'ajoutai que s'il tenait à essayer de m'arracher la vie pour éteindre son funeste secret, je serais deux heures plus tard au bout du *Roc*, à l'attendre, et je sortis.

J'étais en proie à une sorte d'exaltation qui me faisait désirer que ce drame se terminât le plus promptement possible. Ce duel ne m'effrayait nullement, et je dois t'initier à une singulière impression que je ressentais, c'était celle qui me faisait désirer de me trouver face à face avec cet homme, comme pour lui offrir par la chance qu'il avait de me tuer, une sorte de satisfaction, de dédommagement au trouble et aux inquiétudes que j'étais venu jeter dans son existence. Les deux heures s'écoulèrent sans que je me sentisse calme ni abandonné par cette sorte de fièvre qui s'était emparée de moi, depuis le matin. Il est vrai que je fis tout au monde pour maintenir mes pensées dans un ordre qui ne laissât point refroidir cette exaltation.

Je me rendis sur le *Roc* : en passant devant la caserne, qui prête flanc à la porte de la ville, j'aperçus un vieux caporal de grenadiers qui avait coutume de venir chaque jour chez mon père pour présider à la distribution des rations de sa compagnie. J'avais souvent causé avec lui dans les petites excursions que je faisais de Coutances à Granville, durant nos vacances de collège, et je songeai à lui confier une partie de ce qui m'arrivait. Je pensais qu'un homme tel que ce du Pray pouvait fort bien, se trouvant seul avec moi, me faire un mauvais parti afin d'être positivement certain de voir son secret à l'abri de toute révélation. Je m'approchai donc du caporal.

—Mon ancien!—lui dis-je familièrement.—j'ai un service à vous demander.

—Parle, Louis, je ne te refuserai certainement pas !

—Voici l'affaire... j'ai un duel...

—Toi, un duel?... et quand ?

—Sur-le-champ !

—Mais où donc ?

—Ici, dans quelque coin reculé du *Roc*...

—Diable ! je ne m'attendais guère à cela : nous en mangeons déjà ?... enfin ! c'est ton affaire ! avec qui te bats-tu ?

Avec un monsieur de la ville... je ne peux pas vous dire pourquoi. La raison qui me force à vous taire les motifs de cette rencontre, est la même qui nous a empêché de prendre des témoins... vous comprenez qu'il faut expliquer aux témoins pourquoi on se bat... Ce que j'ai à vous demander d'abord, c'est de me désigner un endroit convenable... ensuite, c'est de vous trouver là, comme par hasard, et de faire en sorte de nous servir de témoin à tous deux, afin que dans ma conscience, les choses se soient passées régulièrement s'il arrive quelque malheur !

—Ma foi, je le veux bien. ton père, sait-il ?...

—Non pas, et je désire qu'il ignore cette rencontre... Où allons-nous aller ?

—J'ai ton affaire... là bas, au bout du *Roc*, on descend un petit chemin, comme pour aller vers la mer, et à demi-falaise on trouve une plate-forme qui servait autrefois de terrasse à un poste de douaniers abandonné, il s'y est déjà échangé quelques coups de sabre... lorsqu'il y a quelque chose qui sonne mal parmi les camarades... c'est là qu'on va ! on y est très bien. Comment te bats-tu ?

—De ma vie je n'ai encore tenu une épée... au pistolet, je pense.

—Le bruit des détonations n'éveillera nulle attention... La mer brise si fort dans les rochers et dans le creux de la falaise, qu'on dirait un feu de tirailleurs perpétuel... Tu connais l'endroit ? je vais roder par là en attendant que ton homme arrive... Ah ça ! pas peur au moins, mon fils Louis ? ton père était un vieux matelot... il a fait la guerre aux Anglais, dur et longtemps... La poigne est sûre ? le coup d'œil calme ?...

—Soyez tranquille ! vous serez content de moi pour mon coup d'essai. Si la justice de Dieu se montre dans cette affaire, nous souperons ce soir ensemble au faubourg.

—Ainsi soit-il !—dit le vieux caporal, en se dirigeant vers le bout du *Roc*.

J'étais seul à peine depuis quelques instants, lorsque je vis M. du Pray franchir la porte déserte de la ville. Il avait un paquet sous le bras. Je ne crus pas devoir l'attendre, et je me mis à

marcher dans la direction du point que le vieux militaire m'avait désigné. Arrivé vers le sentier qui coulait entre les blocs de granit dont était percée la pente de la falaise, mon adversaire doubla le pas et me rejoignit.

—Vous avez deviné que ce duel, qui doit coûter la vie à l'un de nous ne pouvait avoir d'autre témoin que le ciel ?—me dit-il.

—Je comprends qu'il vous suffit que le ciel sache les causes de notre rencontre,—répondis-je en doublant le pas.

Nous fûmes bientôt sur la plate-forme. Le mari de la baronne portait deux longs pistolets enveloppés dans un foulard. Son visage était pâle. En ce moment je me sentis dans l'âme une sorte de fierté à me voir l'instrument de justice désigné par la vengeance céleste, pour punir un coupable, un homme appartenant à cette classe des heureux du monde, qui devait peut-être faire peser une longue humiliation sur mon désir de m'élever, et sur l'espoir que j'avais de me faire faire place dans les régions sociales supérieures à celles où j'étais né. Il me semblait déjà qu'il était à mon éducation que je dusse ce premier avantage que je trouvais dans le monde, en voyant à ma merci un homme dont le rang et la richesse imposaient à tous. Ces diverses pensées contribuèrent à raffermir mon courage. Quelque chose me disait que ce que je faisais était bien.

—Voici deux pistolets !—dit monsieur du Pray ;—l'un est chargé, l'autre ne l'est pas... Nous allons nous placer face à face et œil sur œil, le canon sur la poitrine, et...

—Un moment ! un moment, messieurs !—dit le vieux caporal, en détournant brusquement de l'angle d'une mesure abandonnée, qui avait servi de poste aux douaniers de la falaise.—Vous ne pouvez pas refuser de me permettre de vous voir faire, puisque le hasard m'amène ici.

—Le diable emporte le soldat !—murmura mon adversaire, qui parut fort contrarié de cette intervention.

—Puisque cet homme se trouve là, qu'il visite nos armes et qu'il nous assiste !—répondis-je,—aussi bien le vainqueur aura-t-il peut-être besoin d'un aide pour s'assurer du secret de sa victoire.

En même temps je fis signe au caporal d'examiner les deux pistolets. Il souffla dans le canon, les sonda avec la bague, et en trouva un de chargé et l'autre vide.

—C'est donc à mort ?—dit-il.

—A mort !—répondit du Pray.

—Ah ! ça m'explique comment il n'y a qu'un pistolet le ventre plein,—ajouta le soldat ;—c'est prêt, monsieur... , il n'y a plus qu'à cacher les deux brûle-chairs, et à mettre la main dessus, au petit bonheur, c'est mon affaire !

Et le militaire ayant retiré sa capote, en couvrit les deux pistolets posés à terre. Je choisis le premier. Lorsque nous fûmes armés tous deux, nous nous approchâmes l'un de l'autre en nous toisant fièrement. Il me sembla qu'en ce moment je n'étais plus le collègien de vingt ans, vêtu de bure, le fils d'un pauvre artisan obscur et sans éducation ; je me figurais être un homme en train d'accomplir une haute et importante mission.

Du Pray s'approcha de moi.

—Face à face, pied à pied... le canon sur la poitrine, et cet homme donnera le signal... Le reste, que le diable en dispose !

—Que le ciel juge !—répondis-je.

Nous nous placâmes en face l'un de l'autre. Nous étions à peu près de même taille, et le bras tendu des deux parts, nous passâmes le pistolet au creux de l'estomac. J'avais entr'ouvert mes vêtements afin de contraindre mon adversaire à en faire autant ; j'étais bien aise de voir sa peau et d'être certain de l'absence de toute supercherie. Lorsque l'extrémité du canon m'appliqua sur la chair son froid anneau de fer, j'éprouvai un petit frisson que je parvins à maîtriser bientôt. Mon adversaire faisait peur à voir, et pour quiconque l'eût examiné de sang-froid, c'était un homme mort ; il était blême à faire pitié, et le sang s'était réfugié dans son regard, dont l'aspect inspirait l'horreur. Il eut besoin d'appuyer un peu fortement son arme sur ma poitrine pour ne pas trahir les tremblements de son bras. Je vis qu'il était hors d'état d'ajouter un mot.

—Allons !—dis-je au caporal.

—J'ai répugnance à donner le signal qui doit coûter la vie à un homme ;—dit le vieux soldat, —voilà des goélands sur un rocher au pied de la falaise... au premier qui s'envolera, je frapperai dans ma main, et si vous faites feu, au moins ce n'aura pas été moi qui aurai causé la mort...

—Soit !—répondis-je.

Il s'écoula quelques secondes... Que c'est long ! si tu savais, dans un pareil moment... Enfin, apparemment qu'un des goélands s'envola, car notre témoin frappa énergiquement ses deux mains l'une contre l'autre. Je pressai la détente de mon pistolet, la fumée d'une amorce s'éleva entre mon adversaire et moi... , le coup était certainement parti ? et pourtant, tous deux encore nous étions debout. Le canon de du Pray me faisait une rude pression sur la poitrine... J'eus les idées

un peu troublées, et je fis un pas en arrière. Alors je vis mon adversaire qui était resté debout plus d'une demi-seconde après le coup de feu, perdre l'équilibre et tomber tout d'une pièce devant moi... ma balle lui avait traversé la poitrine ! et la miennne, en offrant un point d'appui à son bras roidié par le spasme, avait seule maintenu pendant quelques instants son équilibre.

A la vue du mort (car le vieux militaire m'a dit que son âme s'était envolée en même temps que le goéland) tout mon courage et ma fermeté m'abandonnèrent. Je me sentis trembler de la tête aux pieds, et ma première pensée fut un vif et sincère regret de ce qui venait de se passer. J'aurais voulu racheter la mort de cet homme au prix de ma propre vie... Je pleurai abondamment, et sans la présence du vieux caporal, qui essaya de me raffermir, je ne sais pas trop si je ne me serais pas précipité du haut de la falaise avec le cadavre.

—Allons ! allons ! pas d'enfantillages à présent,—dit le soldat,—l'ennemi est à terre, il faut faire retraite !... c'est drôle pour un vainqueur.

—Mais cet homme ? le laisseront-ils là ?—répondis-je, en cherchant à me faire jour dans les dangers de ma situation.

—Ça dépend ! croira-t-on qu'il s'est fait l'affaire lui-même ?... il faudrait peut-être mieux le jeter à la mer... justement la marée descend... elle l'emportera aux cinq cents diables !

—Peut-être cela serait-il plus prudent... mais voilà du monde sur la grève... on nous verrait, nous serions gravement compromis... retirons-nous, c'est à mon avis ce que nous avons de mieux à faire... car si nous attendions encore, nous nous ferions surprendre.

Et le pas affermi, j'escaladai le petit parapet de la plate-forme, suivi du caporal, afin d'éviter la rencontre des gens qui nous avaient aperçus au loin, sur la route par laquelle nous étions descendus sur le lieu du duel. Le chemin que nous prenions était fort difficile, car c'était une succession de rochers et de blocs de granits à contourner et à descendre, nous servant autant des mains que des pieds. Notre but était de gagner ainsi le bas de la falaise et la plage, du côté de la caverne que Fulgence Girard a rendue célèbre dans le pays, par sa touchante histoire de *Berthe la Maraieuse*. En suivant cette route nous n'étions vus de personne, et nous faisons le tour de la ville par le pied de la falaise, de façon à rentrer chez nous par le faubourg.

Lorsque je me sentis sur le sable de la grève, le vieux caporal auprès de moi, me raffermissant par ses discours énergiques, je me remis un peu de l'état de trouble dans lequel m'avait jeté l'af-

freux dénoûment de ce double drame. Je finis par songer que puisqu'il fallait qu'un de nous deux mourût, il valait mieux que ce fût le coupable que moi.

Je priai le caporal de ne rien dire à mon vieux père de l'événement au dénoûment duquel je l'avais associé. Il fut convaincu que la plus grande circonspection répondrait au retentissement qu'aurait immanquablement dans la ville la mort de M. du Pray, et que nous n'en viendrions à avouer et à expliquer les faits, que dans le cas où notre part dans la catastrophe étant connue, toute négation entraînerait le soupçon d'un crime dans une affaire où tout s'était régulièrement passé. Rafferme dans mon rôle, je rentrai au logis.

Ce ne fut que le lendemain, et assez tard même, que le corps de M. du Pray fut trouvé sur la petite plate-forme qui avait servi de champ à notre duel. Je vis passer sous ma fenêtre le sinistre cortège qui rapportait le cadavre à son logis. Des pécheurs l'avaient trouvé dans la position où il était tombé, et le pistolet à la main, serré dans une contraction nerveuse. On ne parla que d'un suicide, d'autant plus aisé à concevoir, que le bruit courait en ville depuis le matin que madame du Pray était folle !

En effet, lorsque sa femme de chambre l'avait relevée du parquet où elle était tombée évanoui, à la vue du terrible couteau, l'épouse criminelle n'avait repris l'usage de ses sens que pour témoigner de la perte de sa raison.

La femme folle !

Le mari tué !

Le baron de Chausey était vengé !

JULES LECONTE.

## LA ROBE ET L'ÉPÉE.

### I.

#### LES DEUX VOYAGEURS.

Il y a environ cinq à six ans, vers le commencement du mois de septembre, l'une de ces diligences qui desservent les environs de Paris dans un rayon de 15 à 20 lieues, et qu'on nomme les Messageries Touchard, entra au grand trot de cinq forts chevaux dans l'une des petites villes de la Brie, dont la situation est la plus agréable, et s'arrêta, non loin des bords de la Marne, devant l'auberge consacrée de temps immémorial au débarquement des voyageurs. La soirée était déjà avancée et il pouvait bien être de dix à onze heures. A la clarté que projetèrent tout-à-coup les lanternes des garçons d'écurie accourus pour dételier les chevaux, on ne tarda pas à voir des-

pendre du coupé, avec des airs de mousquetaire, un jeune blondin d'environ 25 ans, vêtu avec une certaine recherche. Dès qu'il eut mis pied à terre, cet élégant cavalier prit son lorgnon d'une main et son foulard de l'autre, et après une inspection moitié complaisante, moitié sévère de ses vêtements quelque peu endommagés par la poussière de la route, il porta ses regards autour de lui, comme s'il eût cherché quelqu'un qu'il ne trouva pas apparemment, car tout en rajustant ses gants de couleur jaune paille obligée, il se mit à lancer vers cette partie de la diligence, vulgairement connue sous le nom d'impériale et depuis peu baptisée de celui de galerie, l'apostrophe suivante :

—Eh bien ! Joseph, est-ce que vous dormez ? Que faites-vous donc là-haut ? Ne devriez-vous pas être descendu avant moi ? Vous voyez bien que j'attends.

Le domestique auquel s'adressait cette interpellation répondit avec empressement du haut de la diligence :

—Voilà, voilà, monsieur le vicomte, ce n'est pas ma faute. . .

A cet instant, un jeune homme descendait les degrés de l'échelle dont on se sert à la fois pour débaler les paquets et pour offrir aux voyageurs timides des régions supérieures une voie d'ascension, en même temps que de descente, un peu plus sûre que celle des crampons de fer et de la courroie de cuir si prestement mise en usage par les conducteurs.

—Monsieur, dit ce jeune homme au blondin qui venait d'être salué du titre pompeux de vicomte, je vous prie d'excuser votre domestique : c'est moi qui suis cause de son retard. Il fait nuit ; un accident est bientôt arrivé, et je lui ai conseillé d'attendre l'échelle comme je l'ai fait moi-même.

—Il suffit, monsieur, répliqua froidement le blondin en jetant sur son interlocuteur un de ces regards qui ne sont point assez méprisants pour qu'on croie devoir en prendre acte afin d'entamer une querelle, mais qui pourraient se traduire par ces mots : " Monsieur, un homme comme moi, nippé, vêtu, chaussé, coiffé et ganté dans le dernier goût, un homme qui descend du coupé et qui est pourvu d'un valet, n'a point affaire à un homme comme vous dont la mise est fort médiocre ; à un homme qui ne paraît jouir d'aucune espèce de valet et qui descend de l'impériale."

Après cette boutade présumée et au surplus toute mentale, le petit jeune homme aux cheveux blonds se tourna vers son domestique, qui avait eu le temps de franchir à son tour les degrés de l'échelle, et lui ayant commandé de rester près

de la diligence pour recevoir les nombreux paquets dont il avait cru devoir se munir, il entra dans l'auberge et demanda à haute voix si le général Saint-Romain n'avait pas envoyé une de ses voitures au-devant de lui. Un vieux domestique en livrée qui se tenait sur le seuil se retourna vivement à ces mots :

—Faites excuse, monsieur, s'écria cet homme en s'approchant de lui et en se découvrant respectueusement, monsieur est sans doute le neveu de mon général ? Veuillez prendre patience, monsieur ; j'ai mis les chevaux à l'écurie en vous attendant pour les faire reposer un peu, car nous avons trois bonnes lieues d'ici au château ; mais puisque voilà monsieur arrivé, je vais atteler, et dans cinq minutes nous serons en route.

Ayant ainsi parlé, le cocher du général Saint-Romain s'empressa de courir à l'écurie. Comme il venait de sortir, un autre personnage, avec lequel nous avons fait une demi-connaissance sur les degrés de l'échelle de la diligence, entra dans la salle tenant dans sa main une valise et suivi d'un des garçons de l'auberge qui portait une petite malle de voyage. Ce personnage, qui était aussi un jeune homme, paraissait pourtant un peu plus âgé que l'élégant blondin du coupé, ce qu'il fallait attribuer sans doute à son teint quelque peu basané et à une barbe qui, bien que soigneusement abattue de tous côtés, avait laissé sous le tranchant du rasoir une teinte bleuâtre sur une bonne partie de son visage. Il était d'assez haute taille, avait les cheveux noirs et plats, le front large et presque carré, les yeux bruns et assez grands ; ses traits, bien qu'un peu trop arrondis vers les joues, ne manquaient pas d'une certaine régularité. Il régnait sur cette physiologie quelque chose de grave tempéré par un caractère de douceur qu'on trouve rarement dans les têtes brunes et fortement accentuées. Enfin, pour achever ce portrait, le personnage dont il s'agit présentait dans toute sa personne et jusque dans sa mise une sorte de compromis entre la timidité d'un écolier à son début dans le monde et la gravité d'un magistrat en vacance.

Il commença par s'enquérir si l'on pourrait lui donner dans l'auberge un gîte pour la nuit, et sur la réponse négative qui lui fut faite, il s'écria en homme qui prend résolument son parti :

—Le temps est magnifique ; voici la lune qui vient de se lever, et autant qu'il m'en souvient il y a dans la vallée un sentier qui abrège d'un bon tiers le chemin à parcourir pour arriver au château du général Saint-Romain. J'irai à pied, et je pars à l'instant même ; seulement je laisse ici ma valise et ma malle, que j'enverrai prendre demain matin.

Ces paroles prononcées d'une voix parfaitement claire et sonore n'éclappèrent point à coup

sûr au neveu du général Saint-Romain, qui, malgré tout le soin avec lequel il paraissait occupé à épousseter ses vêtements à l'aide de son foulard, ne put s'empêcher de s'arrêter un instant en entendant prononcer le nom de l'hôte chez lequel il se rendait ; mais, soit qu'il ne se crût point autorisé à disposer d'une place dans la voiture de son oncle, soit plutôt que le compagnon de voyage ne fût pas de son goût, il se donna bien de garde de s'opposer à son dessein et le laissa sortir de l'auberge sans paraître seulement s'apercevoir qu'il y était entré. Ce dernier se disposait donc à entreprendre son pèlerinage nocturne, lorsqu'en sortant de l'auberge il fut arrêté par le cocher du général, qui venait de prendre les chevaux à l'écurie pour les atteler à la voiture.

—Eh mon Dieu ! s'écria cet homme, je ne me trompe pas, c'est M. Charles !... Comme vous êtes grand et fort maintenant, monsieur ! C'est à tel point que je ne vous reconnaissais pas dans le premier moment. Mais l'on ne vous attendait au château que dans huit jours au plus tôt.

—Il est vrai, mon cher Jean ; mais j'ai terminé les affaires qui me retenaient et j'ai mieux aimé venir sans plus tarder. Ah çà ! tout le monde est en bonne santé au château ? Mon oncle ?...

—Le général ? il rajeunit tous les jours depuis que le gouvernement l'a mis à la retraite.

—Madame de Saint-Romain ?...

—Vous la trouverez bien vieillie, madame la baronne.

—Et... ma cousine ?

—Oh ! mademoiselle ? c'est bien différent ; elle embellit tous les jours. Tous trois, monsieur Charles, seront bien contents de vous revoir.

—Tous trois !

Et cette exclamation fut accompagnée d'un demi-sourire et d'un demi-soupir.

—Mais voyez donc comme cela se rencontre, monsieur Charles ! au lieu d'un neveu je vais en ramener deux ce soir au château, car il faut que vous sachiez que je suis venu à la ville avec la voiture pour chercher l'autre... Eh ! pardine, vous devez le connaître, cet autre neveu, puisque vous venez de faire route avec lui.

—En aucune façon ; je suis venu sur l'impériale, comme c'est assez mon habitude, parce que j'aime à prendre l'air, et je n'y ai vu personne qui ressemblât à un... cousin. Mais en effet, j'y pense ; est-ce que ce serait par hasard ce jeune blondin du coupé ?

—Justement, monsieur, c'est celui qui est là dans la salle et qui est si bien mis ; un jeune

homme qui n'a pas l'air timide du tout, et qui est vicomte, à ce qu'il paraît... rien que cela !

A ce moment le jeune homme en question parut sur le seuil de l'auberge.

—Eh bien ! s'écria-t-il avec un léger accent d'impatience, les chevaux sont-ils bientôt prêts ? Mon valet de chambre va vous aider.

—C'est inutile, monsieur, dit le cocher, mes chevaux me connaissent et ils n'aiment pas avoir affaire à d'autres. Ne vous impatientez pas. Voici M. Charles qui vient aussi avec vous chez mon général et qui va vous tenir compagnie.

—Ah ! murmura entre ses dents le vicomte, M. Charles vient avec moi !

Et s'armant immédiatement de son lorgnon, il ajouta en s'inclinant avec cette politesse ultra obséquieuse qui doit toujours caractériser ce qu'on nommerait maintenant le *lion* parfait :

—Enchanté, monsieur, d'avoir l'honneur...

Le reste de la phrase se perdit dans les anfractuosités de sa cravate. Puis, après avoir pirouetté sur lui-même avec une merveilleuse prescience :

—Monsieur ! s'écria-t-il, vous n'ignorez pas sans doute que nous avons encore trois grandes lieues à faire. Moi, tel que vous me voyez, je meurs de soif, et si vous voulez bien le permettre, j'aurai l'honneur de vous offrir le coup de l'étrier. Holà ! deux bouteilles de champagne !

—Monsieur, répondit gravement le voyageur de l'impériale, je vous rends mille grâces, je ne prends jamais rien entre mes repas.

—Comme il vous plaira, monsieur : chacun pour soi, Dieu pour tous !

Et en parlant ainsi le blondin avala lestement trois ou quatre verres du vin que l'hôtelier en personne venait de lui apporter ; puis tirant de sa poche, non sans quelque affectation, une bourse convenablement garnie de pièces d'or, il en jeta une à son échanson. Et comme celui-ci le pria d'attendre qu'on allât chercher la monnaie de sa pièce.

—C'est inutile, s'écria-t-il d'un ton de Lauzun ou de Fronsac, je ne veux pas faire attendre monsieur. Buvez à ma santé avec le reste.

Alors, se tournant vers son compagnon de voyage, toujours calme et impassible :

—Maintenant, monsieur, dit-il, je suis complètement à vos ordres.

Ces préliminaires achevés, nos deux voyageurs montèrent dans la voiture du général Saint-Romain, au milieu des marques de stupéfaction de l'assistance, qui crut voir dans l'un un abbé et dans l'autre un fils de roi voyageant incognito. Les chevaux lancés au grand trot laissèrent bien-

tôt la Marne derrière eux et prirent une route de traverse frayée dans des bois et des vallées de l'aspect le plus pittoresque.

La voiture roulait déjà depuis plus d'un quart d'heure, que pas une parole n'avait été échangée entre les deux jeunes gens qui s'y trouvaient côte à côte. A cet instant, les chevaux ayant changé d'allure parce qu'il y avait une colline à monter, le jeune blondin tira de sa poche un charmant cigarero, et offrit à son compagnon d'y puiser. Le cigarero est une ressource précieuse en matière de conversation, et qui a remplacé, à cet égard, la fameuse tabatière dont parle Sgararelle. En même temps, et pour assurer sans doute le succès de son offre, le blondin ajouta avec une certaine fatuité :

—C'est du tabac de contrebande, monsieur, du pur Havane, car je vous prie de croire que je ne fume pas de tabac de régie.

—J'en suis persuadé, monsieur, répondit l'autre ; mais je vous remercie, je ne fume jamais.

Cela dit, notre homme se renfonça encore davantage dans l'angle de la voiture, pendant que son compagnon allumait tranquillement son cigare en murmurant tout bas :

—Il ne boit pas, il ne fume pas, il ne parle pas ; qu'est-ce qu'il fait donc, ce monsieur ?

Un nouveau quart d'heure s'écoula, un quart d'heure non moins silencieux que le précédent.

—Monsieur, reprit soudain le fumeur, qui paraissait beaucoup plus communicatif que son compagnon, la fumée du tabac vous incommode peut-être. Veuillez me le dire ; je me ferai un devoir de cesser.

—Nullement, monsieur ; il y a une glace ouverte ; cela suffit.

—A la bonne heure ! car j'aurais été désolé... Ici le jeune vicomte aspira vivement quelques bouffées de tabac, puis jetant son cigare par la portière :

—Monsieur, ajouta-t-il, vous êtes déjà venu chez M. de Saint-Romain ?

—Oui, monsieur.

—Souvent ?

—Une seule fois.

—Alors, vous connaissez sans doute mademoiselle de Saint-Romain ?

—Monsieur, j'ai cet honneur.

—On la dit jolie.

—Elle m'a semblé fort bien.

—Elle est brune ou blonde ?

—Elle est brune.

—Ah ! tant mieux ! j'aime beaucoup les brunes. N'allez pas croire pour cela que je sois

exclusif, au moins. Et quelle est sa taille à peu près ?

—Ma foi, monsieur, je n'en sais rien.

—Pourtant, si vous la connaissez, vous avez dû remarquer si elle est petite ou grande, ou de taille moyenne. Mon Dieu, c'est tout ce que je vous demande.

—Monsieur, depuis que j'ai eu le plaisir de voir mademoiselle Laure. . . .

—Ah ! elle se nomme Laure ! J'aime assez ce nom ; il me rappelle une charmante femme que j'ai adorée.

—... Il s'est écoulé quelques années pendant lesquelles elle a eu le temps de grandir.

—Je comprends parfaitement. Que ne me le disiez-vous plus tôt, monsieur ? Il y a donc long-temps que vous êtes venu au château du général Saint-Romain ?

—Mais. . . assez long-temps.

—A quelle époque ?

—Il y a neuf ou dix ans, pendant les vacances, du temps que j'étais au collège.

—Ah ! vous avez été au collège ?

—Oui, monsieur, et vous ?

Ici le jeune blondin se mordit les lèvres et regarda fixement son compagnon de route, comme s'il eût cherché dans ses yeux la trace d'une intention offensante, mais en voyant ce visage doucement illuminé par les rayons de la lune et toujours empreint d'une gravité calme qui ne s'était point démentie un instant, il ne put s'empêcher de sourire et ajouta négligemment en se renversant dans le fond de la voiture :

—C'est que, tel que vous me voyez, monsieur, on veut me faire épouser Mlle Laure de Saint-Romain, que je ne connais pas du tout, bien que j'aie l'honneur d'être son cousin du côté maternel. Mme la baronne de Saint-Romain est ma tante. En pareille occurrence, vous concevez qu'on ne saurait prendre trop de renseignements, car, à vingt-cinq ans, c'est une chaîne bien lourde à porter que celle du mariage. Vous en savez peut-être quelque chose, vous, monsieur ?

—Moi, monsieur ? nullement ; je ne suis pas marié.

—C'est étrange ! A vous voir, je l'aurais pensé. Bref, si le mariage ne me convient pas sous tous les rapports, j'abandonnerai la place à mon rival.

—Ah ! vous avez un rival ?

A cet endroit du dialogue, les chevaux s'arrêtèrent brusquement et le cocher frappa à la glace de devant de la voiture, en s'écriant :

—Messieurs, quelqu'un de vous a-t-il des armes ?

—Certainement, dit le vicomte en se levant brusquement ; je ne voyage jamais sans ma boîte à pistolets ; qu'est-ce donc ?

—Mes chevaux se sont arrêtés tout court, reprit le cocher : voyez comme ils tremblent ! Je suis bien trompé si ce n'est cette maudite louve qu'ils auront aperçue dans l'épaisseur du bois. On dit qu'elle est enragée et je crains qu'elle ne se jette sur eux.

—Est-ce que tu as peur ? s'écria le jeune blondin d'un ton plein d'ironie ; descends de ton siège et monte à ma place, dans la voiture, si monsieur le permet. Je vais conduire.

—Peur ! moi ! dit le cocher profondément blessé, un ancien cuirassier de la garde impériale ; pour qui me prenez-vous ? Je n'ai peur que pour mes chevaux.

—A la bonne heure ! répartit le vicomte, il y a moyen de s'arranger. Joseph, dit-il à son domestique, qui était monté sur le siège, descends vite et dégage ma boîte de pistolets. Ils sont chargés. Tu m'en donneras un et tu garderas l'autre pour toi. Le cocher va mettre ses chevaux au pas et nous marcherons de chaque côté de la voiture. De cette façon, si la louve se montre, nous ne la manquerons pas.

Et en parlant ainsi, il ouvrit lui-même la portière de la voiture et s'élança lestement en dehors.

—Monsieur, s'écria son compagnon de voyage, qui jusque là n'avait point bougé, il me semble qu'il serait plus prudent, puisque vous tenez à essayer vos pistolets sur cette louve, de ne point mettre pied à terre ; car si cet animal est enragé, comme on le dit, il peut se jeter sur vous, sans que vous ayez le temps de l'ajuster ; vous pouvez même le manquer.

—Le manquer ! répondit le jeune homme avec un dédaigneux sourire ; monsieur, ce serait la première fois que cela m'arriverait.

Et il ajouta tout bas, en armant son pistolet :

—Décidément, ce monsieur ne me fait pas l'effet d'être un grand guerrier, non plus qu'un grand parleur. Je voudrais bien savoir quelle est sa spécialité et ce qu'il vient faire au château de ma tante. Qui sait ! c'est peut-être le notaire qui vient pour mon contrat de mariage. Il y a du plumitif dans cet homme-là.

Là dessus le cocher ayant mis ses chevaux au pas, la voiture recommença à rouler fort tranquillement, sous l'escorte du blondin et de son domestique, tous les deux le pistolet au poing et prêts à faire feu. Certes, pour quiconque se serait trouvé la nuit dans cette route pittoresque et quelque peu sauvage qui s'en va serpentant à

travers bois et montagnes sur les confins de la Brie, c'eût été un singulier spectacle que celui de ce carrosse s'avançant solennellement aux rayons de la lune dans cet appareil quasi militaire. Au bout d'un quart d'heure, le vicomte s'écria :

—Holà ! monsieur mon compagnon de route, est-ce que vous dormez, par hasard ? Ma foi ! c'est bien de l'honneur pour moi d'être votre garde-du-corps ; mais vous auriez dû au moins me fournir le cheval : les chaussures que je porte n'ont point été faites pour les chemins vicinaux de la Brie. Je donne ma démission et je remonte. Aussi bien je suis sûr que nous avons fait peur à la louve et qu'elle ne se montrera plus.

—A la bonne heure ! répondit le voyageur de la voiture.

—Ah ! ah ! vous êtes éveillé ! reprit l'autre en s'asseyant à ses côtés ; tant mieux ! nous allons pouvoir causer. Car cette route est longue en diable, et les chevaux du général me font l'effet d'avoir comme leur maître beaucoup de service. Reprenons le fil de notre narration, si malencontreusement interrompue par cette louve. Je vous disais que j'avais un rival auprès de Mlle de Saint-Romain. C'est un neveu du général ; mais j'ai si bien pris mes mesures que je suis sûr d'avoir au moins huit jours d'avance sur lui. En huit jours, on avance bien ses affaires auprès d'une femme, à la campagne surtout. Vous comprenez.

—A merveille ! mais peut-être eût-il été de bonne guerre d'attendre votre rival. Dans un procès, il faut que les deux parties soient en présence.

—Allons donc ! est-ce que pour s'emparer d'une place forte, un général attend que l'ennemi vienne la défendre ?

En même temps le jeune vicomte se disait à lui-même :—Décidément, ce n'est pas un notaire. Il parle de procès, c'est un avoué ou un avocat.

—Au moins, répondit l'autre voyageur, vous auriez pu prévenir ce rival de votre intention.

—C'est cela ! murmura le vicomte entre ses dents, lui faire une signification ! Ah çà, est-ce que ce monsieur serait huissier ?

Puis il ajouta tout haut :

—Monsieur, c'eût été fort difficile, attendu que mon rival est en Afrique, où il se bat peut-être à cette heure contre les Arabes de la Mitidja. C'est un officier d'artillerie, et à ce titre vous concevez sans peine que j'avais fort à cœur de le devancer, car enfin un militaire a toujours de grands avantages auprès du beau sexe, c'est connu. Vous souriez ?... Est-ce que vous connaîtrez mon rival ?

—Mais... un peu, monsieur.

—Achevez ! O ciel ! est-il possible ? vous seriez ?...

—Charles de Saint-Romain, lieutenant au 10<sup>e</sup> régiment d'artillerie

—Ah ! bon Dieu ! monsieur, excusez-moi ; c'est qu'en vérité je n'aurais jamais pensé...

—Trouver en moi votre rival ? Ma foi, monsieur, sur ce point, nous sommes quitte à quitte, car, à mon tour, je vous avouerai franchement que j'ai besoin, pour le croire, de vous entendre dire, de votre propre bouche, que vous êtes bien...

—Le vicomte de Sartiges, substitut du procureur du roi. Etes-vous satisfait, monsieur le lieutenant ?

—Parfaitement, monsieur le substitut.

A ce moment la voiture s'arrêta, et le cocher du général Saint-Romain cria du haut de son siège :

—La porte, s'il vous plaît !

On venait d'arriver devant le château, et il était environ minuit.

## II.

### L'INTÉRIEUR DU CHATEAU.

Il y aurait peut-être une fort belle description à faire à propos du château du général Saint-Romain, mais comme on a beaucoup abusé dans ces derniers temps du style architectonique et des merveilleuses relations qui peuvent exister entre un arc-boutant, une voûte surbaissée, une poutre plus au moins évidée, que sais-je ! et le caractère des hôtes d'une demeure, je demande au lecteur la permission de passer outre et de lui faire faire immédiatement connaissance avec de nouveaux personnages. Commençons par le maître du logis.

Le seigneur châtelain, vulgairement le général baron de Saint-Romain, était un homme d'environ 68 ans, encore assez vert, bien qu'il eût servi à peu près sous tous les régimes, et que tous lui eussent laissé leur legs, qui une blessure, qui un membre gelé, qui la goutte, qui un rhumatisme. Par une analogie assez étrange entre le monde physique et le monde moral, chacun de ces régimes avait laissé dans l'esprit du général comme une sorte d'alluvion. Successivement page de Louis XVI, chasseur noble de l'armée de Condé, rallié et colonel sous l'empire, maréchal-de-camp sous la restauration, lieutenant-général et retiré sous la révolution de juillet, il avait emprunté à toutes ces phases de notre histoire quelque chose de leurs idées, et s'était fait ainsi une façon d'éclectisme instinctif ; mais malgré l'action dissolvante des années de paix dont jouit la France depuis 1815,

et en dépit de sa goutte, de ses blessures et de ses rhumatismes, il y avait en lui une opinion, une seule, sur laquelle il n'avait jamais varié d'un seul instant, la prédominance de la carrière militaire sur toutes les autres.

Cadet de noble famille émigré, par conséquent voué de cœur au principe de la légitimité, il avait pardonné à Napoléon ce qu'il appelait d'abord son usurpation, uniquement parce que l'empereur avait conservé la noblesse de l'épée, et c'est dans cette pensée que, de chevalier de vieille souche qu'il était, il s'était laissé faire baron de l'empire. Il comprenait la révolution de juillet, mais lui reprochait amèrement l'invasion des avocats. Il eût voulu une chambre législative composée seulement de centurions, et il ne concevait pas qu'un homme osât ouvrir la bouche quand il n'avait pas à son côté un argument tranchant pour la fermer à ses adversaires en leur coupant la gorge.

Par une bizarrerie dont il n'est pas rare de trouver des exemples dans le monde, le général de Saint-Romain avait épousé une femme d'une opinion entièrement opposée à la sienne. Fille d'un lieutenant criminel et veuve d'un ancien président au baillage de Melun, Mme de Saint-Romain avait puisé dans ses relations de famille et dans les conversations qui retentissaient journellement à son oreille une si haute estime pour les fonctions de la magistrature, que dans sa pensée aucune carrière ne pouvait être comparée à celle-là. Si un moment elle avait faibli en abandonnant son cœur et sa main au général, c'est qu'il y a un âge dans la vie de toutes les femmes où les préjugés les plus invétérés s'effacent devant un sentiment irrésistible : c'est que M. de Saint-Romain avait été dans son temps le plus séduisant cavalier qu'il soit possible d'imaginer ; c'est enfin que le défunt dont il avait osé réclamer l'héritage était l'un des plus laids, de plus vieux et des plus quinteux présidents de l'ancien royaume de France et de Navarre. Et malgré tout cela, l'enivrement de Mme de Saint-Romain avait été de bien courte durée. Une fois la lune de miel passée, elle s'était repentie amèrement d'un choix si contraire à tous ses principes et dont le volage général n'avait pas tardé à lui faire apercevoir les fâcheuses conséquences ; elle avait pris l'uniforme et les épaulettes en aversion et elle s'était bien promis, par mille serments des plus solennels, que ses fils, si le ciel lui faisait la grâce d'en avoir, ne porteraient jamais ni l'épée ni la moustache, dussent-ils être élevés comme Achille à Seyros. Ce fut sans doute pour couper court aux querelles qui éclatèrent dès l'abord à ce sujet entre les deux époux que le ciel, dans son inépuisable et prévoyante bonté, crut devoir se borner à leur accorder une fille.

Les rayons du soleil ne nous semblent jamais si

doux qu'à l'automne. Est-ce donc pour cela qu'en général les enfants venus tardivement sont si richement dotés par la nature ? Lorsque Mlle Laure de Saint-Romain vint au monde, son père avait cinquante ans et sa mère quarante. Dès le berceau, elle promit d'être ce qu'elle devint depuis, une charmante fille. A l'époque où se passe cette histoire, elle venait d'accomplir sa dix-huitième année. C'était une brune fort piquante, toute pétrie de grâces et d'adorables caprices, car elle était fort gâtée par son père. En revanche, sa mère, qui était d'une grande sévérité, opposait à ce débordement de la tendresse paternelle de puissants correctifs. Fille et veuve de robe, comme on l'a vu, Mme de Saint-Romain avait conservé dans ses manières quelque peu de l'austérité janséniste des anciens parlements. Aussi elle imposait beaucoup à sa fille, tout au contraire du général qui, à force de se faire redouter de ses aides-de-camp, en était venu, par compensation, à n'être redouté de personne dans sa propre maison, et à y jouer à peu près le rôle du soliveau de la fable.

Dix-huit ans ! c'est un bel âge pour une jeune fille. Que d'hommages, que de doux propos elle est appelée à recueillir alors ! mais aussi de combien de soucis cette douce époque de l'existence féminine n'est-elle pas la source pour les malheureux parents ! Le général Saint-Romain ne vit pas venir cette époque sans terreur, car il pensa que cette funeste bataille déjà engagée avec tant d'acharnement près du berceau d'un enfant à naître, et si merveilleusement interrompue par la nuisance d'une fille, allait se renouveler plus furieuse et plus décisive que jamais, alors qu'il s'agirait du choix d'un époux pour mademoiselle Laure. Cependant, par une manœuvre stratégique digne d'un guerrier consommé, il eut un moment l'espérance de tourner la place qu'il ne pouvait songer à emporter d'assaut.

—Ma chère amie, dit-il un jour à sa tendre moitié, Laure a dix-huit ans, la voilà en âge d'être mariée. J'ai pensé qu'à votre âge et au mien il serait trop pénible de nous séparer d'elle, pour ne pas chercher à concilier à la fois son bonheur et le nôtre, et je crois avoir trouvé un moyen d'obtenir ce résultat. La vie commune avec un gendre a des inconvénients, je le sais ; mais ces inconvénients sont de nature à disparaître entièrement, si dans le gendre qu'on choisit on trouve des garanties déjà pré-existantes de soumission et de respect, telles par exemple que celles que peut offrir un neveu.

—Je suis parfaitement de votre avis, répondit Mme de Saint-Romain.

—Oh ! s'écria le vieux général en baisant avec une respectueuse galanterie la main de sa femme,

il y a toujours eu tant de sympathie entre nous. Puis il ajouta négligemment en apparence :—Vous savez que j'ai un neveu, un fils de mon frère, un brave garçon parfaitement élevé, qui, sans être riche, aura, un jour à venir, quelque fortune....

Et il s'arrêta là, sans oser compléter son exorde par l'exposé indispensable de la position sociale de ce neveu, lequel avait l'honneur d'être premier lieutenant au corps royal d'artillerie.

[A CONTINUER.]

## REVUE DES DERNIÈRES MODES DE PARIS.

**ENSEMBLE DE TOILETTE.**—*Négligé du matin.*—Robe de chambre en flanelle verte doublée en marceline violette ; manches à la religieuse d'où l'on doit apercevoir la manche blanche plissée. Bonnet de mousseline garnie d'une valenciennaise à plat, et ornée d'une ruche de petit ruban violet. Pantoufles de cachemire ouateperlée.

*Toilette de vill.*—Robe en cachemire gris tourterelle, brodé en chenille, Colletterie en points d'Alençon ; chapeau de velours épinglé gris-perle, ornée de plumes grises et roses. Pelisse en satin noir, manchon en marte.

*Négligé du soir.*—Robes en damas violet. Volant, berthes et manches pagottes en dentelles noires. Turban de dentelles noires. Mitaines noires ; parures or et grenat, mouchoir brodé.

*Toilette du soir.*—Robe en velours épinglé bleu ciel, berthe et engageantes en dentelles d'argent. Coiffure en cheveux ornée d'une couronne or, diamants et rubis : parure de diamants et rubis ; mar. telet en velours rose, doublé d'hermine. Mouchoir garni de dentelles. Soulier de satin, façon de bon goût.

*Modes d'hommes.*—Il est difficile de dire positivement les couleurs adoptées pour cet hiver, mais on parle des paletots, et toujours des paletots ! On les fait gris-blanc doublés et bordés de velours pareil. La nuance grenat clair est aussi très-distinguée, doublée et bordée également de velours.

Pour les habits on songe à peine aux bals, au grand luxe de l'hiver. Nous attendrons quelques jours pour en parler.

**FANTAISI.**—Il nous serait difficile d'avancer que le burnous sera de grande élégance ; il est à craindre, au contraire, que son extrême commodité, pour le négligé, ne le rende un peu ordinaire. Toutefois, la distinction qu'il conservera est celle de la parure du soir. Rien n'est facile à placer sur l'échafaudage d'une toilette fragile comme ce manteau sans manches, sans taille, dont on trouve

le capuchon avec tant de plaisir à la sortie du bal ou du spectacle.

**DÉTAILS DE TOILETTE.**—Les couleurs les plus à la mode sont : le violet, le noisette et l'orange. De petits rubans étroits en satin violet liserés de blanc, de cerise, de bleu, sont charmants en garniture de bonnets.

Les cols plats se portent le matin ; mais ils n'auront pas un succès de durée, ils vont trop mal au visage, à cause du mal de leur étoffe double. Les manchettes pareilles ont le même inconvénient pour la main.

PSYCHÉ.

## CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PLASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre *chelins* par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

## AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour *le Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car *le Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.